

Le bien-être des animaux et l'intensification de la production animale

Une autre interprétation



Le bien-être des animaux et l'intensification de la production animale

Une autre interprétation

David Fraser

Programme de protection des animaux
Faculté des systèmes fonciers et alimentaires
et Centre W. Maurice Young pour l'éthique appliquée
de l'Université de la Colombie-Britannique

Produit par le
Groupe de la production et de la conception éditoriales
Service de la gestion des publications de la FAO

Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture aucune prise de position quant au statut juridique ou au stade de développement des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites. Les opinions exprimées dans la présente publication sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

ISBN 92-5-205386-0

Tous droits réservés. Les informations contenues dans ce produit d'information peuvent être reproduites ou diffusées à des fins éducatives et non commerciales sans autorisation préalable du détenteur des droits d'auteur à condition que la source des informations soit clairement indiquée. Ces informations ne peuvent toutefois pas être reproduites pour la revente ou d'autres fins commerciales sans l'autorisation écrite du détenteur des droits d'auteur. Les demandes d'autorisation devront être adressées au Chef du Service de la gestion des publications, Division de l'information, FAO, Viale delle Terme di Caracalla, 00100 Rome, Italie ou, par courrier électronique, à copyright@fao.org.

© FAO 2006

Table des matières

1

Introduction

2

L'intensification de la production animale

4

Intensification et conflit éthique

7

La «Norme critique»

9

Sérieuses réserves sur la Norme critique

13

Une interprétation nouvelle

19

Démarches visant à promouvoir le bien-être animal

22

Remerciements

23

Références

27

Annexe

Introduction

L'intensification de la production animale a été au centre de controverses multiples du fait de ses incidences marquées sur les disponibilités alimentaires, les populations rurales, l'utilisation des ressources, la biodiversité et bien

d'autres questions. Dans le cas de la production animale cependant, la polémique sur son intensification a pris une tournure spécifique du fait de la prééminence des animaux au sein du processus. Dans un bon nombre de cultures, les animaux sont considérés, du moins jusqu'à un certain point, comme des êtres doués de sensations et possédant des intérêts qui leurs sont propres. Au demeurant, les animaux servent de fil conducteur à d'anciennes croyances morales ayant trait aux rapports de l'être humain avec la nature et au comportement approprié de l'être humain vis-à-vis d'autres espèces. Ainsi devons-nous – afin d'être à même de faire face aux préoccupations éthiques relatives à l'intensification de la production animale – commencer à comprendre de quelle manière cette intensification peut être préjudiciable aux animaux et à leur bien-être, et de quelle manière elle se rapporte aux croyances éthiques en matière de soins et d'utilisation des animaux.

Ce mémoire étudie les caractéristiques principales de l'intensification de la production animale par rapport au bien-être animal et à l'éthique animale. Il passe en revue un certain nombre des concepts éthiques classiques sur l'entretien des animaux afin d'expliquer de quelle manière l'intensification de la production animale est devenue un problème social et éthique aussi important. Il fait valoir qu'un certain nombre des allégations types émises par les critiques de l'élevage intensif manquent sérieusement de rigueur, et propose une autre interprétation pour rendre compte de quelques-uns des développements fondamentaux en matière d'intensification de la production animale. Enfin, il analyse la manière dont cette interprétation, si son bien-fondé est confirmé, peut se traduire par l'adoption d'un jeu de mesures différentes afin de remédier aux préoccupations en matière du bien-être des animaux dans le cadre des systèmes d'élevage intensif. ●

L'intensification de la production animale

L'intensification de la production animale au cours du demi-siècle passé s'est caractérisée par deux éléments clés.

L'un concerne un changement intervenu dans les méthodes de production. Jusqu'aux environs de 1950, les animaux de ferme dans les pays industrialisés étaient élevés selon des méthodes relativement classiques

qui étaient tributaires d'une main-d'œuvre s'occupant des tâches journalières telles que l'alimentation ou l'enlèvement du fumier et qui, en règle générale, consistaient à garder les animaux dans des enclos extérieurs, au moins pour une durée partielle. Après la seconde guerre mondiale, une nouvelle génération de systèmes de «confinement» ont fait leur apparition, qui, en règle générale, ont maintenu les animaux dans des environnements intérieurs spécialisés en utilisant matériel et automatisation au lieu d'avoir recours à une main-d'œuvre affectée à de multiples tâches périodiques. Les méthodes dites de confinement sont devenues prédominantes dans les pays industrialisés dans le cas des espèces qui sont nourries dans une large mesure par voie de grain ou d'aliments fourragers concentrés, notamment dans l'élevage de volailles, de porcs, de veaux et la production d'œufs. L'évolution vers le confinement a été beaucoup moins prononcée pour les animaux principalement nourris aux aliments pastoraux. À titre d'exemple, la plupart des bovins de boucherie en Amérique du Nord, bien qu'ils soient concentrés dans de vastes zones d'affouragement extérieures où un régime à base de grains leur est administré lors de leurs derniers mois, sont élevés au sein de systèmes de pacages classiques pour la quasi-totalité de leurs vies, et la plupart des moutons et des chèvres continuent d'être élevés selon des systèmes classiques de non confinement (Fraser, Mench et Millman, 2001).

Alors que ces changements étaient en train de se produire, la production s'est concentrée sur un nombre de plus en plus restreint d'exploitations agricoles. Le tableau 1 de l'Annexe illustre les tendances au Canada et au Danemark, deux pays qui ont été choisis au titre de l'importance de leurs industries de production animale. Les secteurs avicole et porcin, qui avaient résolument adopté la stabulation confinée, ont accusé un déclin marqué du nombre d'exploitations agricoles pratiquant l'élevage de ces espèces. En ce qui concerne l'espèce bovine, le déclin a été plus lent, et les changements constants – intervenus dans le nombre d'exploitations agricoles élevant des ovins – ont été infimes ou nuls.

Dans le cadre de ce document, le terme «intensification» sera utilisé afin de désigner les deux changements susmentionnés: une évolution vers des systèmes de production

plus confinés ainsi qu'une évolution vers une concentration de la production sur un nombre plus réduit d'unités. L'intensification (dans cette acception) s'est également doublée d'accroissements marqués au niveau de la production. Au cours des années 1961-2001, la production mondiale s'est rapidement accrue pour la viande de volaille et la viande porcine (tableau 2 de l'Annexe). En revanche, la production de viande bovine, ovine et caprine, en tant que produits dérivés d'espèces qui ont été moins sujettes à l'intensification, a indiqué des accroissements plus modestes. En fait, ces derniers accroissements ont été à peu près proportionnels au taux de croissance de la population humaine, qui a presque doublé durant ces mêmes 40 années. ●



Intensification et conflit éthique

Peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence chronologique, mais lorsque le secteur d'élevage de l'agriculture a connu une intensification considérable au sein des pays industrialisés au cours de ce même demi-siècle, il s'est produit un renversement radical des comportements

envers les animaux dans les sociétés occidentales. Dans le cadre d'une tendance qui remonte au moins jusqu'à 1700, les animaux sont devenus l'objet d'une attention et d'une sympathie croissantes au niveau de la littérature, des arts visuels et de la philosophie (Preece et Fraser, 2003). Les changements intervenus au niveau des comportements ont peut-être été occasionnés en partie par l'essor des connaissances scientifiques relatives aux animaux, qui ont eu tendance à réduire l'écart que les êtres humains perçoivent entre eux-mêmes et les autres espèces (Fraser, 2001b). Des phénomènes de grande ampleur qui se sont produits au cours du XX^e siècle ont également joué un rôle dans l'évolution des comportements: la nature de l'exposition des êtres humains aux animaux a changé, en particulier du fait de la croissance urbaine où les personnes ont été exposées à des animaux familiers plutôt qu'à des animaux de ferme; et la télévision et d'autres médias ont rendu la vie des animaux sauvages plus accessible que jamais auparavant aux êtres humains. Quelles que soient les origines de cet état de fait, la seconde moitié du XX^e siècle s'est caractérisée par un accroissement soutenu de l'importance accordée aux questions animales et aux préoccupations relatives au bien-être des animaux. Si bien que toutes les formes institutionnalisées d'utilisation des animaux – que ce soit dans les domaines des sciences, de l'industrie du spectacle, de l'aménagement de la faune ou dans d'autres domaines – ont été passées au crible (Fraser, 2001b).

L'utilisation des animaux à des fins agricoles en Occident a cependant quelque peu échappé à cet examen minutieux du fait de la prééminence de deux principes moraux. L'un de ces principes renvoie à l'adhésion résolument bienveillante aux soins assidus à prodiguer aux animaux, qui trouve ses racines en partie dans la Bible. Dans la culture pastoraliste qui a donné naissance à la Bible, l'élevage des troupeaux domestiques représentait une activité économique de premier plan; partant, il n'est pas surprenant que cette culture ait considéré la possession et l'utilisation des animaux comme des activités légitimes. De surcroît, la prospérité des pastoralistes était tributaire des soins appropriés dont les animaux faisaient l'objet: ils devaient récupérer leurs forces dans des pâturages, être menés à des eaux stagnantes, être défendus lorsqu'ils étaient en danger, et être soignés lorsqu'ils avaient été blessés. Ces exigences pratiques de la vie pastoraliste ont été raffermies par une culture qui

attachait un grand prix aux soins assidus prodigués aux animaux. David, choisi par Dieu afin de devenir un grand roi parmi son peuple, avait commencé sa carrière en tant que berger ayant montré un courage exceptionnel dans la défense des moutons appartenant à sa famille. Le fait d'offrir d'abreuver les chameaux d'un étranger désigna Rebecca comme la femme d'Isaac et comme l'ancêtre de sa nation. En effet, l'image d'un berger protégeant son troupeau de moutons était si élogieuse qu'elle était utilisée en tant que métaphore commune de la bonté divine. Ainsi, la culture biblique attachait un grand prix aux soins assidus prodigués aux animaux, et la production animale était considérée comme une activité légitime – voire vertueuse, pour autant que ces soins y étaient associés (Preece et Fraser, 2000).

Un second principe moral important réside dans le degré de vénération manifesté à l'égard du fermier et de sa famille vivant en harmonie avec la terre. Ainsi que le note l'érudit Thomas Inge (1969), il existe une croyance des plus tenaces en Occident que le mode de vie agraire met en valeur les meilleures qualités de l'humanité. Dès le quatrième siècle avant Jésus Christ, Aristote proposait que «Les meilleurs représentants du peuple sont les fermiers, d'où la possibilité d'introduire la démocratie ainsi que d'autres formes de constitution là où la multitude vit au moyen de l'agriculture ou de l'élevage» (Inge, 1969). Dans la Rome antique, des écrivains comme Cicéron (106-43- avant J.-C.), Caton l'Aîné (234-149 avant J.-C.) et Horace (65-68 avant J.-C.) chantaient les louanges de l'agriculture en tant que la plus noble des occupations et la plus portée à favoriser une conduite vertueuse.

Au sein de la littérature anglaise, Inge fait valoir que «la vie vertueuse et simple à la campagne était devenue ... l'un des thèmes les plus communs». Dans le nouveau monde, l'Américain Thomas Jefferson reprit le thème en 1781 dans ses *Notes on the State of Virginia*, en affirmant que «Ceux qui travaillent la terre sont le peuple élu de Dieu, si tant est qu'il en eût un...» (Inge, 1969).

En passant du pastoralisme à l'agrarianisme, les animaux ont perdu leur place de premier plan, tout en demeurant une composante essentielle. Comme le note le philosophe Paul Thompson (1998), les animaux de ferme faisaient partie intégrante de l'écologie et de l'économie de la ferme. Ils jouaient aussi un rôle vital dans l'éducation morale, puisque les enfants apprenaient à devenir responsables en s'occupant des animaux. Et la vie des animaux de fermes traditionnelles, à l'instar de la famille agraire elle-même, était considérée comme naturelle et saine. Ainsi, la production animale était considérée comme une activité légitime – voire vertueuse – pour autant qu'elle se déroulait sur fond agraire.

L'intensification de la production animale était entrée en conflit avec ces deux principes moraux entretenus. Attendu que l'intensification impliquait un nombre d'installations plus réduites, plus larges et plus spécialisées, elle a été perçue comme l'élément clé du déclin de l'exploitation familiale. En dépit du fait que des familles

continuent de posséder et de gérer un bon nombre d'unités modernes, l'importance de l'exploitation et le recours à des bâtiments et à un équipement apparemment de type industriel s'est heurtée à l'image traditionnelle de la vie agraire. L'intensification semblait, au moins pour des non spécialistes, être en contradiction avec les idéaux de soins animaliers assidus. Au lieu d'un berger solide à la recherche assidue de sa brebis égarée, le grand public se représentait les producteurs de bétail comme des individus en train d'entasser des quantités démesurées d'animaux dans des cages et des stalles inadéquates afin de, pour reprendre l'expression d'un critique, «gagner plus d'argent plus rapidement avec leurs carcasses» (Harrison, 1964).

En résumé, l'intensification de la production animale s'est produite au moment où une sensibilisation du public alliée à une préoccupation croissante vis-à-vis de leur bien-être s'est manifestée. Elle s'est également heurtée à deux représentations très prisées de l'agriculture animale – à savoir, des représentations qui ont assuré une grande partie de la légitimité morale de l'élevage et de la mise à mort des animaux en Occident. Il s'ensuit que dans le cas de la production animale, l'intensification agricole n'était pas seulement considérée comme une évolution controversée et peut-être imprudente ou non viable de la production alimentaire: elle était considérée comme un affront aux principes moraux entretenus, si bien qu'elle n'a déclenché pas tant une controverse qu'une condamnation rhétorique se déroulant dans une atmosphère très tendue (Fraser, 2001a). ●

La «Norme critique»

Les critiques dirigées à l'encontre de l'élevage intensif suivent une trame qui s'est répétée de manière si scrupuleuse et si fréquente – dans les livres, les médias, les sites Web et d'autres supports – que nous pourrions la dénommer «Norme critique» de la production animale intensive et de ses incidences sur le bien-être des animaux.

L'une des allégations qui constituent la Norme critique est celle selon laquelle les entreprises sont en train de se substituer aux exploitations familiales. À titre indicatif, dans *Vegan: The New Ethics of Eating*, Erik Marcus (1998) écrit que dans les années 80, «les grandes entreprises sont intervenues et ont pris la relève de l'industrie porcine à l'aide des mêmes systèmes à large échelle qui avaient été appliqués à la volaille», et «qu'avec le déclin de l'exploitation familiale, les animaux qui avaient été traités avec bonté et avec un souci de leur bien-être vivaient et mouraient maintenant dans des conditions intolérables». De la même manière, Animal Place déclare «Au cours des 50 dernières années, l'agriculture animale est passée des petites exploitations familiales aux grandes entreprises du système de l'agro-industrie» et que «celles-ci se sont érigées sur la base d'un acharnement visant à accroître les marges bénéficiaires à tout prix – ce qui a des conséquences catastrophiques sur les animaux dont elles ont la charge».

La deuxième allégation est celle selon laquelle les valeurs associées aux soins animaliers classiques, qui sont décrites comme typiques des exploitations familiales, ont été remplacées par l'appât du gain des grandes entreprises. John Robbins (1987), dans *Diet for a new America*, écrit que «les mastodontes de l'agro-industrie moderne recherchent le profit sans garder à l'esprit la moindre préoccupation éthique vis-à-vis des animaux dont ils ont la garde»; et dans *Old MacDonald's factory farm*, C.D. Coats (1989) déclare que «Le traitement humanitaire est maintenant considéré comme superflu, inopportun, et en contradiction avec la maximisation du profit.»

Une troisième allégation est celle selon laquelle, parallèlement au déplacement du contrôle de la production animale de l'exploitation familiale vers la grande entreprise, les méthodes plus anciennes de production animale qui étaient bien adaptées aux animaux ont fait place à des systèmes de confinement industriel qui se révèlent désastreux pour le bien-être des animaux. À titre d'exemple, dans *The price of meat*, l'auteur Danny Penman (1996) déclare «Qu'il s'agisse de poulets élevés en batterie dans leurs cages ou de truies installées dans leurs stalles, tous ces animaux ressentent la même angoisse mentale qui conduirait un bon nombre d'êtres humains à se suicider.» Edward Dolan (1986) dans *Animal rights*, allègue

que «les caractéristiques, le bien-être, et le confort des animaux sont complètement méconnus aux fins de méthodes de production qui visent à atteindre le maximum de profits en dépensant le moins possible en habitat et en soins». Et le Humane Farming Association parle d'«industrie» agricole où les animaux mènent une vie «marquée par la misère profonde, le stress et la maladie».

Ainsi, la Norme critique présente l'intensification de la production animale comme un phénomène aux termes duquel les entreprises ont remplacé les exploitations familiales, la recherche du profit a remplacé les valeurs des soins animaliers, et les méthodes industrielles des grandes sociétés se sont substituées aux méthodes agricoles traditionnelles, des facteurs qui ont tous eu des conséquences désastreuses pour le bien-être des animaux. ●



Sérieuses réserves sur la Norme critique

Vu que la Norme critique soulève des questions d'une importance capitale, et vu qu'elle est reprise comme information factuelle dans un bon nombre d'œuvres, y compris dans des travaux universitaires, il est surprenant qu'elle se base sur un examen et une analyse aussi peu concrets. En réalité, la plus grande partie de la recherche nécessaire à la compréhension de

l'intensification de la production animale reste encore à mener. Toutefois, même à ce stade, nous nous apercevons que la Norme critique ne cadre pas avec quelques-uns des faits essentiels.

L'une des allégations problématiques est celle selon laquelle l'intensification de la production animale est étroitement liée aux entreprises qui sont en train de remplacer les exploitations agricoles privées ou de type familial. Des recherches sont nécessaires afin de vérifier cette allégation, mais il semble que bien qu'une intensification se soit produite à travers les pays industrialisés, la prise de contrôle par des entreprises soit devenue la norme seulement pour un certain nombre de produits de base dans un certain nombre de pays. Aux États-Unis d'Amérique, la plus grande partie de la production d'œufs et de volailles est maintenant détenue par une poignée d'entreprises. Au Canada, toutefois, bien que la production d'œufs et de volailles ait cédé la place à un nombre plus restreint d'unités de confinement plus larges, le producteur individuel demeure le protagoniste principal. Cela est probablement dû au fait que le système de gestion et d'administration du matériel a maintenu le profit par volaille bien plus élevé qu'il ne l'est aux États-Unis d'Amérique (Fraser et Leonard, 1993).

De la même manière, les deux dernières décennies ont été marquées par l'entrée en scène aux États-Unis d'unités porcines immenses qui sont régies par des entreprises. Il n'en reste pas moins qu'elles sont considérées comme une aberration dans beaucoup d'autres pays où la production porcine est cependant devenue extrêmement intensive. En fait, le remplacement en masse d'exploitations familiales par des unités contrôlées par de grandes entreprises semble s'être produit surtout dans deux parties du monde – dans certains secteurs des États-Unis d'Amérique et dans quelques-unes des anciennes républiques soviétiques. Ailleurs, il semble que l'intensification de la production animale se soit produite principalement dans un environnement de maîtrise individuelle et familiale, et qu'une grande partie de l'accroissement des niveaux de production ainsi que celui de la taille des exploitations dans les pays industrialisés soit le résultat d'unités gérées par des propriétaires individuels qui

se soient progressivement élargies. Ainsi, l'opinion selon laquelle l'intensification est étroitement liée à une prise de contrôle par des entreprises n'est vraie que pour certains secteurs dans certains pays.

Établir une corrélation entre les systèmes de confinement et le contrôle par des entreprises se révèle, pour ainsi dire, incorrecte. En premier lieu, la chronologie est fautive: la plupart des méthodes de confinement en usage à l'heure actuelle étaient en train de devenir des technologies conventionnelles au cours des années 60 et 70, bien avant que les grandes unités, gérées par de grandes entreprises, ne soient devenues monnaie courante. De plus, la technologie du confinement prédomine dans un bon nombre de pays industrialisés où les unités individuelles et les exploitations familiales demeurent le pivot de la production animale, à l'exception de cas particuliers tels la Norvège, où une politique de subventions permet aux petites unités et à des méthodes plus traditionnelles de demeurer viables. En fait, les méthodes de confinement sont souvent défendues avec ferveur par des producteurs gérant des exploitations de type individuel ou familial (Kuehn et Kahl, 2005).

Dans un revirement majeur, les producteurs de bétail actuels ont-ils vraiment abandonné les valeurs traditionnelles en matière de soins animaliers? Cette question exige elle aussi une recherche proprement dite, d'autant plus qu'elle a reçu à ce jour plus de réponses relevant de la rhétorique que de l'analyse. Des travaux importants tels que *Diet for a new America* (Robbins, 1987) et *Animal liberation* (Singer, 1990) présentent des citations émanant de producteurs de bétail contemporains qui font preuve d'un cynisme profond à l'égard de leurs animaux. Du fait que ces œuvres ne présentent aucune citation provenant de l'autre extrémité de la gamme, elles donnent l'impression que ce cynisme est typique. À l'inverse, Kolkman (1987) présente de nombreuses citations de producteurs de bétail contemporains qui épousent les valeurs traditionnelles de gestion avisée et de soins vis-à-vis des animaux. Il est manifeste qu'un large éventail de valeurs existe. S'est-il produit cependant un net revirement des valeurs traditionnelles de soins animaliers? Peut-être. Alors que la profession s'est orientée vers un nombre plus restreint mais plus large d'unités, les producteurs qui ont subsisté pourraient bien avoir, dans l'ensemble, des comportements différents que ceux qui sont partis: le fait de posséder 250 vaches laitières pourrait bien engendrer des comportements différents envers les animaux que le fait d'en posséder 25. Cela dit, la petite quantité de recherche pertinente qui est disponible a établi que les personnes qui se consacrent à la production animale commerciale font preuve d'une grande diversité de comportements à l'égard des animaux – quelques-uns très bienveillants – et qu'il existe une corrélation entre comportements ouverts et efficacité pratique et productivité des animaux (Hemsworth et Coleman, 1998). Sous réserve d'études plus exhaustives, il semble plausible de conclure que les comportements des producteurs envers les animaux peuvent s'échelonner entre cynique et attentionné,

comme ils l'ont probablement toujours fait, et que quelques-uns ou un grand nombre de producteurs contemporains continuent d'épouser des valeurs solides en soins animaliers bien que leur aptitude à donner suite à ces valeurs se heurte à de graves contraintes dans le monde actuel.

Les grandes unités ou les unités gérées par des entreprises sont-elles nécessairement pires pour le bien-être animal que les petites unités privées? Une fois encore, du fait du manque d'éléments d'appréciation empirique, nous ne pouvons que proposer des réponses hypothétiques. Il semble plausible que la qualité des soins animaliers baisse dans les très grosses unités, par exemple si le personnel est composé de salariés qui n'ont aucun intérêt dans l'entreprise, ou si des décisions importantes sont prises par des cadres qui n'ont aucun contact avec les animaux. À l'inverse, de très petites unités peuvent très bien manquer du capital, des connaissances spécifiques et de l'accès aux services spécialisés dont une plus grande unité peut disposer. Dans une étude portant sur les rapports entre humains et animaux dans l'industrie laitière, Waiblinger et Menke (1999) ont établi qu'il existait une certaine corrélation entre taille du troupeau et rapports hommes-vaches, mais que la personnalité et les comportements des personnes s'occupant du bétail étaient des facteurs bien plus déterminants. Ainsi, si nous pouvions tracer le bien-être animal «moyen» (quelle qu'en soit la conception) par rapport à la taille de la ferme, la ligne pourrait se présenter sous la forme d'une petite colline, se traduisant d'abord par une montée lorsque le spécialiste remplace le généraliste sur la petite exploitation mixte, et ensuite par une baisse avec de très larges unités où les décisions principales sont prises par des personnes qui ne se soucient pas des animaux ou qui n'ont pas de contact avec eux. Cependant, vu la multitude des facteurs qui pèsent sur le bien-être animal, nous pouvons imaginer que cette colline, si elle existe, ne serait pas très raide.

Enfin, les méthodes de confinement débouchent-elles nécessairement sur un bien-être réduit des animaux? Cette question est complexe et toute réponse exige une étude empirique des animaux conjuguée à une analyse de ce que nous entendons par bien-être des animaux. Pour certaines personnes, le bien-être des animaux est assujéti à une liberté de mouvement et à une existence dans des environnements naturels (te Velde, Aarts et van Woerkum, 2002). À en croire cette doctrine, les systèmes de confinement sont, par essence même, incompatibles avec un bien-être animalier élevé. Cependant, le bien-être des animaux bénéficie souvent d'une signification élargie afin d'inclure, par exemple, le concept d'animaux vivant à l'abri de la faim, de la soif, du manque de confort, de la peur et de la maladie (Webster, 1994). À la lumière de cette définition élargie, les systèmes de confinement semblent présenter à la fois des avantages et des inconvénients. Les systèmes de confinement ont parfois accru la transmission des maladies du fait du nombre élevé d'animaux en stabulation, mais ils ont parfois contribué à prévenir les maladies en mettant les troupeaux en enclos

à l'abri des agents pathogènes. La stabulation accroît souvent le stress provoqué par un temps chaud et humide du fait d'une ventilation inadéquate, mais elle tend à réduire le stress provoqué par un temps froid et humide du fait de la protection qu'elle assure. Les animaux confinés dans un parquet d'élevage peuvent éprouver des difficultés à se soustraire à d'autres animaux agressifs, mais ils sont à l'abri des prédateurs. À cet égard, d'aucuns feront valoir que l'évolution vers le confinement a créé ou aggravé un certain nombre des problèmes relatifs au bien-être des animaux, mais a contribué à en résoudre d'autres.

Au demeurant, lorsque nous examinons de façon critique les systèmes de non-confinement, des problèmes conséquents en matière de bien-être des animaux deviennent apparents. En se référant à des exemples tirés de la production porcine, Edwards *et al.* (1994) ont constaté le problème issu des corbeaux qui picorent des porcelets à mort dans les systèmes de mise à bas à l'extérieur en Écosse; Cox et Bilkei (2004), en comparant les systèmes de confinement et de non-confinement en Croatie, ont constaté un plus grand nombre de cas de boiterie ainsi qu'une longévité écourtée chez des truies gardées à l'extérieur; et Kerr *et al.* (1988), en déterminant l'efficacité d'un système visant à maximiser le bien-être de porcs en les gardant dans des enclos complexes et semi-extérieurs, ont indiqué que les morts néonatales (prenant en compte des problèmes de base tels que la privation d'aliments ou les blessures) se situaient à un niveau bien plus élevé que celui qui serait constaté chez quelques-unes des unités de confinement actuelles.

Pouvons-nous dès lors conclure que l'un quelconque des systèmes de confinement ou de non-confinement est supérieur en matière de bien-être des animaux? Une réponse partielle pourrait consister à déclarer que quelques-uns des facteurs les plus déterminants du bien-être des animaux ne correspondent pas à tel ou tel système d'habitat ou de production. Que les vaches laitières aient plus de problèmes de santé lorsqu'elles sont attachées dans des stalles ou sont libres de se déplacer dans des pâturages est un sujet de polémique, mais il ne saurait y avoir de désaccord sur le fait que leurs bien-être est accru par la présence d'un personnel à même de détecter et de traiter des maladies. Que les truies soient mieux dans des stalles ou dans des systèmes de cases collectives est parfois l'objet d'une controverse, mais il ne saurait y avoir de désaccord que l'entretien et le fonctionnement adéquats de l'équipement comptent pour beaucoup dans leur bien-être. En fait, si nous considérons que le bien-être des animaux relève de facteurs essentiels tels que le dévouement et le savoir-faire du personnel, les substrats, la température, la qualité des aliments fourragers et les mesures de prévention des maladies, alors les problèmes du bien-être des animaux sont moins fonction du type de système d'élevage – confinement, semi-confinement ou système extensif – que d'une gestion judicieuse. ●

Une interprétation nouvelle

La quantité d'examens et d'analyses nécessaires à assurer la compréhension pleine et entière de l'intensification de la production animale pourrait assurer la subsistance d'une petite flottille de chercheurs dans les domaines de l'histoire, de l'économie et de la

sociologie rurale. À défaut de cette recherche, l'exposé suivant propose une interprétation sur les facteurs qui ont mené au phénomène de l'intensification. Cette interprétation semble s'aligner plus étroitement avec quelques-uns des facteurs déjà disponibles qu'avec les fondements sur lesquels la Norme critique s'est érigée, et elle indique un nouveau jeu d'initiatives qui permettraient de remédier aux préoccupations en matière de bien-être des animaux, telles qu'elles sont reliées à l'intensification.

Au XIX^e siècle, les méthodes principales de transport d'animaux sur de grandes distances étaient le système ferroviaire et le système fluvial. Comme ces systèmes n'étaient accessibles qu'à une fraction des fermes, la plupart des animaux ne pouvaient pas être acheminés vers des installations concentrées d'abattage qui étaient éloignées de leur point d'origine. Ainsi, la plupart des animaux étaient abattus à la ferme ou dans des installations locales. Bien que certains produits tels le jambon fumé et la viande de porc salée avaient été suffisamment conservés afin de pouvoir être transportés ailleurs, la plupart des produits animaux, étant extrêmement périssables, devaient être vendus assez près du lieu de production par le biais de petites boucheries, crémeries et épiceries locales – encore présentes dans les pays industrialisés pendant une bonne partie du XX^e siècle. Ainsi, les fermiers fabriquant des produits animaux se heurtaient à la concurrence d'un nombre modeste d'autres producteurs locaux partageant les mêmes conditions en matière de climat, de disponibilité d'aliments fourragers et de coûts de la main-d'œuvre.

Cependant, le XX^e siècle a vu l'avènement de deux formes de technologies nouvelles qui ont bouleversé le marketing des animaux et des produits animaux. L'une a eu trait au développement de nouveaux modes de conservation des produits périssables (réfrigération, congélation, séchage rapide) qui ont permis de rallonger considérablement les périodes de conservation des produits animaux et ainsi de les expédier vers des marchés lointains. L'autre a concerné l'accroissement notable du transport routier, qui a permis d'assurer l'expédition d'animaux sur pied de pratiquement n'importe quelle ferme jusqu'à des établissements d'abattage éloignés situés dans des régions différentes, des pays différents ou des continents différents.

Ces deux développements ont permis aux industries de l'abattage et aux établissements de transformation des sous-produits d'abattage de se concentrer en

un nombre de plus en plus petit de sociétés, puisqu'une seule usine pouvait servir de source d'approvisionnement en animaux et pouvait vendre des produits sur une zone géographique très étendue. Avec un grand nombre de producteurs vendant à un petit nombre d'agents de traitement, la concurrence entre les producteurs était devenue semble-t-il féroce. Vu cette situation, nous pouvions nous attendre à voir des périodes où les producteurs ont connu un profit par animal très bas jusqu'à ce qu'un événement se produise qui réduise la pression de la concurrence. La concurrence pouvait être réduite, par exemple, par le biais du développement d'un système de gestion et d'administration du matériel ou d'une coopérative de marketing, ou si un grand nombre de producteurs devaient cesser leurs activités et si l'offre tombait par rapport à la demande, ou si la production se consolidait jusqu'à un tel point qu'il y avait moins de producteurs se livrant à une concurrence entre eux.

Ce document indique que les pressions créées par des périodes de rentabilité basse ont grandement contribué à l'intensification de la production animale et ont eu des incidences considérables sur le bien-être des animaux. En premier lieu, cependant, établissons si les deux postulats principaux – circulation accrue des produits animaux et périodes de profits bas – cadrent avec les faits.

L'intensification s'est-elle assortie d'une circulation accrue des produits animaux? Le postulat est difficile à vérifier directement car la plupart des transports ont eu lieu à l'intérieur des frontières nationales et n'ont pas été l'objet d'une collecte de données. Toutefois, si nous considérons les exportations comme la pointe de l'iceberg (en ne perdant pas de vue que les transports internationaux semblent s'être développés à la suite d'un accroissement des transports au niveau national et qu'ainsi les statistiques sur les exportations représentent un indicateur ultérieur d'une tendance antérieure), alors les données disponibles révèlent en effet que la circulation des produits animaux s'est rapidement accrue lors de la période de 50 ans où l'intensification de la production animale se poursuivait. Ainsi qu'il ressort du tableau 2 de l'Annexe, le taux de croissance des exportations de viandes durant la période 1961 à 2001 a surpassé de loin le taux de croissance de la production pour plusieurs produits de base. Pour la viande de volaille, le pourcentage des exportations s'est rapidement élevé, passant de 3,4 pour cent en 1961 à 13,1 pour cent d'une production bien plus importante en 2001. Pour la viande porcine et la viande bovine, le pourcentage exporté a presque doublé durant cette période. En revanche, pour le mouton et la viande de chèvre, des produits animaux moins touchés par l'intensification, il y a eu peu de variations dans les pourcentages exportés.

L'accroissement de la taille des marchés s'est-elle doublée d'un niveau de profits bas? Il faut examiner les données concernant de multiples produits de base et de multiples pays, mais les chiffres disponibles pour les États-Unis d'Amérique indiquent

que ce phénomène s'est effectivement produit dans un certain nombre de cas. Comme le montrent les chiffres fournis par le Dr John D. Lawrence de l'Université d'État de l'Iowa (tableau 3 de l'Annexe), les profits de la production porcine, depuis la portée jusqu'à la finition, aux États-Unis d'Amérique ont atteint une moyenne d'environ 21 dollars EU par animal (à peu près 0,20 dollar EU à 0,25 dollar EU par kilogramme) de 1974 à 1979 et ont ensuite baissé jusqu'à environ 7 dollars EU par animal au cours des années 80 et enfin 4 dollars EU dans les années 90, avec un panachage d'années caractérisées par des pertes et d'années caractérisées par des profits modestes. Si nous prenons en compte l'inflation, la baisse des profits serait encore plus brutale que ne le donnent à entendre ces chiffres. L'industrie de la viande de volaille aux États-Unis, qui a traversé une période de consolidation massive avant celle de l'industrie porcine, s'est aussi ressentie plus tôt de niveaux de profits quasi-nuls. De 1970 à 1979, la production de volailles aux États-Unis n'a enregistré des profits que pendant cinq des 10 ans de la période concernée, avec des profits moyens se situant seulement aux environs de 0,02 dollar EU par kilogramme au cours de cette décennie. La consolidation massive qui a caractérisé cette profession a été telle que près de la moitié de la production était contrôlée par 10 sociétés en 1980 et par cinq sociétés vers le milieu des années 90 (Thornton, 2003), les profits accusant alors une hausse et une constance renouvelées. La production des œufs aux États-Unis a connu un processus similaire (tableau 3 de l'Annexe).

Des périodes de profits bas et fluctuants peuvent rendre compte de plusieurs manières des caractéristiques principales de l'intensification de la production animale. En premier lieu, des profits bas ont dû être un facteur puissant sous-tendant l'évolution vers des fermes plus larges. Disposant d'un profit appréciable par animal, une famille pouvait tirer sa subsistance d'une unité relativement petite, mais avec un profit bas par animal, ces unités ne pouvaient plus assurer suffisamment de revenus afin de subvenir aux besoins d'une famille; par voie de conséquence, les producteurs ont été forcés de se développer ou de trouver un autre emploi. En nous fondant sur les données concernant la production d'œufs, de volailles et de porcs aux États-Unis, telles qu'elles sont présentées au tableau 3 de l'Annexe, nous pouvons calculer qu'au cours des années 70, une exploitation familiale comprenant 120 truies et une production annuelle de 2 000 porcs rapportait environ un profit annuel de 42 000 dollars EU – un revenu solide pour une famille à l'époque. Dans les années 90, le profit de ce type d'unité aurait été seulement de 8 000 EU – relevant plus d'un passe-temps que d'un revenu familial, et un passe-temps que peu de personnes pouvaient se permettre lors d'années mauvaises. En fait, si l'inflation est prise en considération, une famille disposant d'un troupeau de 120 truies dans les années 70 aurait dû disposer d'un troupeau 10 fois plus grand dans les années 90 afin de réaliser un profit assorti d'un pouvoir d'achat du même ordre.

Des profits bas et fluctuants allaient aussi contraindre les producteurs à transformer leurs systèmes de production afin de réduire les pertes et autres coûts. L'évolution vers le confinement, bien qu'elle comporte des dépenses d'infrastructures plus élevées, constituait un moyen de réduire les coûts d'exploitation. Les systèmes de confinement ont réduit les coûts de la main-d'œuvre par le biais de l'automatisation des tâches ordinaires. De même, ils ont probablement réduit les coûts des aliments fourragers, en gardant les animaux au chaud par temps froid. Le confinement a également contribué à réduire quelques-unes des pertes habituelles découlant des maladies: les cages des poules pondeuses représentaient, en fait, un moyen de séparer les volailles des agents pathogènes contenus dans les excréments, et la stabulation permettait aux producteurs de prévenir l'apparition de maladies. Le confinement permettait aussi de prévenir la mortalité (particulièrement des jeunes animaux) provoquée par des prédateurs et des conditions climatiques difficiles. Vu l'absorption des coûts entraînée par le confinement, les périodes de profits bas pouvaient rendre plus avantageuse l'adoption des méthodes de confinement, du moins dans les pays industrialisés, où les coûts de la main-d'œuvre étaient élevés et le capital exigé afin d'établir des unités de confinement était disponible.

Dans certains cas, des profits bas et fluctuants ont aussi favorisé l'intégration de la production fermière à une forme ou une autre de structure d'entreprise. Le fait de relier de nombreuses fermes à une compagnie qui produisait également des aliments fourragers et traitait la viande, a semble-t-il, contribué à réaliser des économies substantielles. Mais surtout, avec des profits quasi-nuls aux portes de la ferme, des profits pouvaient encore être réalisés à d'autres points du processus de production; ainsi, produire de la volaille au sein d'une structure d'entreprise semblait devoir être rentable même lorsque les fermes d'élevage de poulets indépendantes ne l'étaient pas. Cela dit et attendu que l'expansion était pour ainsi dire indispensable si une ferme devait subvenir aux besoins d'une famille, l'adoption de structures d'entreprise a été une option qui n'a été prise que dans certains cas.

Outre les déplacements «macro-niveau» vers le confinement et les fermes de taille plus grande, les profits bas auraient également eu des incidences importantes au «micro-niveau», des variables qui pèsent sur le bien-être des animaux. Disposant de profits adéquats par animal, les producteurs avaient les moyens d'assurer un espace et une litière à des niveaux qui contribueraient au confort même s'ils n'étaient pas rentables; à des niveaux de profits bas, ces commodités seraient fortement limitées. Disposant d'un profit par animal adéquat, les producteurs pouvaient consacrer du temps à pourvoir aux besoins des individus, à suivre la mise-bas et à traiter les malades; une prévalence de profits bas entraînerait une réduction du temps consacré à chaque animal afin d'atteindre des niveaux qui soient scrupuleusement

rentables. Ainsi, la situation économique qui a favorisé les fermes de grande taille et le confinement s'est également traduite par une réduction des sommes consacrées aux commodités qui sont nécessaires au bien-être des animaux.

En résumé, cette interprétation nouvelle propose que l'avènement de nouveaux procédés au cours du XX^e siècle, notamment dans les transports et les méthodes de conservation des aliments, a permis un renforcement des échanges des produits animaux ainsi qu'un regroupement de l'industrie alimentaire; que l'accroissement de la concurrence qui en a résulté a provoqué des périodes où les profits par animal retirés par les producteurs ont été très bas; et que ces périodes de profits bas ont été un facteur déterminant du passage à de plus grandes unités et au confinement, et ont également conduit à des compressions budgétaires en matière d'espace, de temps consacré par le personnel aux animaux et à d'autres commodités. Par voie de conséquence, que les unités plus larges, le confinement et parfois le contrôle par une entreprise aient eu ou non une incidence décisive sur le bien-être des animaux, la réduction des coûts en matière des commodités de base en a certainement eu une.

L'interprétation nouvelle qui vient d'être énoncée, représente bien sûr une simplification excessive. Incontestablement, il y a eu d'autres pressions qui sont intervenues dans l'intensification de la production animale. La pénurie manifeste de main-d'œuvre semble devoir être l'un des facteurs: à mesure que les travailleurs étaient attirés vers de nouvelles possibilités d'emploi au sein de secteurs plus mécanisés de l'économie, l'automatisation a dû représenter un moyen de maintenir les exigences en matière de main-d'œuvre agricole dans les limites des capacités de l'individu ou de la famille. D'un point de vue culturel, l'utilisation d'un matériel permettant d'automatiser des tâches manuelles répétitives a dû sembler moderne et avancée dans les années 50 et 60. L'accès aux antibiotiques, qui pouvaient être administrés de manière préventive par des systèmes d'alimentation rationnée, ont été de nature à permettre des densités de pâturage qui auraient été autrement impossibles. De surcroît, un certain nombre de gouvernements ont encouragé – dans le cadre d'orientations précises – la création d'unités plus grandes et plus mécanisées afin de produire une alimentation bon marché et d'améliorer le sort des fermiers à faible revenu (Thompson, 2001). Ainsi, il y a presque toujours eu une conjugaison de facteurs démographiques, culturels, technologiques et gouvernementaux qui ont joué un rôle dans l'intensification.

Cela dit, l'interprétation nouvelle – en tant qu'approximation simple et exploratoire – semble mieux cadrer avec les informations disponibles que la Norme critique. Elle nous mène également à une compréhension sensiblement différente du lien existant entre intensification et bien-être animal. Sur le plan des méthodes de production, elle met en lumière non pas les caractéristiques macro-niveau de la taille accrue des

fermes et du recours aux systèmes de confinement, dont les incidences sur le bien-être des animaux sont diversement appréciées, mais les caractéristiques micro-niveau, à savoir la réduction des coûts exigée des producteurs parallèlement à l'intensification de la production animale. Du point de vue économique, elle indique que le problème ne réside pas dans une accumulation excessive des profits par de grandes entreprises, mais plutôt dans l'existence de profits bas et non fiables, et les contraintes ainsi placées sur les producteurs. Sur le plan des valeurs et de l'éthique, elle indique que le problème fondamental n'est pas tant l'effritement des valeurs relatives aux soins animaliers des producteurs que celui des valeurs des consommateurs, exprimées par le biais de leurs habitudes d'achats, qui laissent peu de latitude aux producteurs en matière d'application des valeurs de soins animaliers qu'ils épousent. ●



Démarches visant à promouvoir le bien-être animal

En matière de promotion du bien-être des animaux de ferme, les chefs de file de la Norme critique préconisent en règle générale deux options: soit l'adoption d'un régime végétarien permettant de contourner complètement le problème des produits issus de la production animale, ou le retour au type d'agriculture qui a précédé l'intensification. Ces consignes ont été données de

manière pressante au cours des années 70 et 80 par un bon nombre d'auteurs.

Un quart de siècle après, il est difficile de se montrer optimistes quant aux chances de succès offertes par ces propositions afin de résoudre les problèmes du bien-être des animaux de ferme. Dans les pays industrialisés, l'appel lancé en faveur du végétarisme n'a pas été très suivi: la progression antérieure de la consommation de viande par habitant semble avoir été enrayerée, mais elle a plafonné à un taux très élevé par habitant (tableau 4 de l'Annexe). En outre, tout déclin provoqué par le végétarisme dans les pays industrialisés est plus que neutralisé par l'accroissement de la consommation de viande dans des pays moins industrialisés qui va de pair avec une expansion de la prospérité humaine (Tableau 4 de l'Annexe), si bien que la consommation nette mondiale de la viande indique un accroissement marqué et soutenu. Par ailleurs, bien qu'il y ait eu une croissance des systèmes de production alternatifs de type biologique ou libre parcours (Vaarst *et al.*, 2004), la plus grande partie de l'accroissement constaté dans la production animale mondiale est assurément due à l'accroissement de la production en unités de confinement à moyenne et à grande échelles. Ainsi, le végétarisme et le retour à la petite exploitation agricole, quelle que soit leur valeur en tant qu'option personnalisée des individus, n'offrent pas dans la plupart des régions du monde, de solutions pratiques en matière de politique sociale pratique œuvrant au bien-être des animaux. Au lieu de cela, nous avons besoin de politiques sociales dont les solutions visent à promouvoir le bien-être des animaux dans un monde où un grand nombre de produits animaux vont continuer à être consommés, et où la majorité de la production animale va continuer à reproduire les modèles de production intensive. L'interprétation nouvelle propose plusieurs démarches alternatives afin de remédier aux préoccupations en matière de bien-être des animaux.

En premier lieu, nous devons – en reprenant le concept que les valeurs éthiques classiques concernant les soins animaliers n'ont pas disparu, mais plutôt que de multiples contraintes économiques limitent l'aptitude des fermiers à donner suite à

ces valeurs – trouver des moyens susceptibles d'encourager et d'affermir les valeurs de soins animaliers. Nous pourrions commencer à identifier ceux qui parmi les producteurs restent fidèles à des valeurs solides en matière de soins animaliers et à les mobiliser afin de préciser quelles initiatives les affranchiraient et leur permettraient d'élever des animaux comme il convient.

En second lieu, si le problème ne réside pas dans une accumulation excessive des profits par de grandes entreprises cupides, mais plutôt dans l'existence de profits inadéquats qui bloquent l'appui à des pratiques promouvant le bien-être des animaux, alors une grande partie de la solution doit être de nature économique. Concrètement, les producteurs devront être prémunis des pressions du marché qui les contraignent à réduire l'espace, la litière, la ventilation, le temps consacré par le personnel aux animaux, les niveaux de salaires et d'autres facteurs qui jouent un rôle vital en matière de bien-être des animaux. Des exemples de ces mesures correctives existent et incluent: (1) des programmes de différenciation de produits qui assurent des prix avantageux pour des produits réalisés selon des normes spécifiques; (2) des programmes gouvernementaux visant à aider les producteurs à s'ajuster aux normes de bien-être des animaux, peut-être modelés sur le concept de mesures d'incitation afin de favoriser la reconversion aux méthodes biologiques; (3) des accords d'achats aux termes desquels des sociétés clientes (chaînes de restauration, chaînes de détaillants) acceptent de payer des prix plus élevés en échange de garanties relatives aux normes de bien-être des animaux; et 4) des programmes de gestion et d'administration du matériel qui veillent à ce que les prix payés aux producteurs répercutent le coût de production des produits animaux d'une manière qui soit conforme aux normes agréées du bien-être des animaux (Fraser, 2006). L'un des défis consiste à harmoniser ces programmes entre pays et à contrer toute tendance qu'auraient les dispositions du commerce international à contraindre les producteurs à mettre en œuvre des méthodes basées sur le moindre coût.

En troisième lieu, si le problème principal n'est pas tant le confinement en soi que la réduction des coûts qui l'a accompagné, alors nous devons préconiser une orientation nouvelle en matière de méthodes de production. Les pressions visant à une refonte du bien-être des animaux ne doivent pas s'attacher uniquement à éliminer les systèmes de stabulation, mais à identifier et à rectifier les facteurs principaux en matière de gestion qui compromettent le bien-être des animaux à tous les niveaux. Ce programme devient par là même beaucoup plus complexe qu'un simple appel visant à mettre fin au confinement, mais il aurait l'avantage d'offrir l'occasion aux défenseurs des animaux et aux producteurs d'animaux de poursuivre des buts communs. Quelques progrès ont été accomplis en ce sens. Dans la province canadienne de l'Alberta, à titre d'exemple, un programme coopératif faisant intervenir

le mouvement de protection des animaux et les producteurs de cheptel s'est traduit par un programme de formation, d'inspection, de mesures coercitives et de recherche, que les deux côtés soutiennent (AFAC).

En quatrième lieu, si l'évolution vers des unités de confinement de grande taille représente en dernière analyse la conséquence de forces aussi puissantes que l'économie de marché et la croissance des échanges internationaux, alors plutôt que de s'employer à contrecarrer ces forces, peut-être vaudrait-il mieux adopter une stratégie visant à mettre en œuvre des programmes de bien-être des animaux conçus afin d'être opérationnels avec un grand nombre d'animaux placés dans des systèmes de confinement. Des programmes de ce type existent déjà, telles les directives de l'Union européenne fixant les normes minimales s'appliquant aux méthodes de production en milieu de confinement à travers ses pays membres (Stevenson, 2004), l'initiative prise par l'Organisation mondiale de la santé animale afin de créer des normes internationales harmonisées dans les secteurs du transport et de l'abattage des animaux (Bayvel, 2004), ainsi que les programmes lancés par des entreprises internationales qui exigent que certaines normes soit adoptées par leurs chaînes d'approvisionnement (Brown, 2004).

En cinquième lieu, parallèlement à l'accroissement du commerce de produits animaux à longue distance par le biais de la libéralisation des échanges, nous devons veiller à ce que cette tendance ne se traduise pas par une nouvelle phase de profits quasi nuls et par de nouvelles contraintes entravant l'aptitude des producteurs à agir en faveur du bien-être des animaux.

Enfin, nous devons modifier notre conception d'un producteur d'animaux adéquat. L'idéal envisagé par la Norme critique serait de transformer les producteurs intensifs en fermiers à petite échelle qui utilisent des méthodes de production caractérisées par le non-confinement. Indéniablement, il y a des producteurs dotés d'une mentalité agraire traditionnelle qui adopteraient cette conception, mais un bon nombre d'entre eux la rejetteraient. Cela étant, l'interprétation nouvelle propose un idéal différent à l'intention des producteurs, à savoir un idéal qui donne la priorité à un niveau élevé de compétences en gestion animale, de connaissances scientifiques, de qualités de gestion de personnel, ainsi qu'une éthique professionnelle des soins animaliers et un attachement au respect des normes. Ce modèle – qui privilégie le professionnalisme à l'agrarianisme – offre une conception nouvelle qu'un bon nombre de producteurs agricoles pourraient trouver plus engageante et plus réalisable. ●

Remerciements

Je suis reconnaissant à Camilla Ryberg pour une assistance de recherche assidue; à John D. Lawrence pour avoir mis à ma disposition les données sur les profits de la production porcine; à Rod Preece, Joy Mench et Suzanne Millman de m'avoir offert la possibilité de reprendre ici quelques-uns des concepts que nous avons développé au sein de nos ouvrages communs; et à de nombreux collègues au sein de la FAO et du Programme du bien-être des animaux de l'Université de la Colombie-Britannique pour des débats fructueux. Certains éléments de ce document ont été tirés de mon apport au livre à paraître *A communion of subjects: animals in religion and ethics* (Une communion de sujets: les animaux dans la religion et l'éthique), publié par Paul Waldau et Kimberly Patton, Columbia University Press. La préparation du document a été rendue possible par la Division de la production et de la santé animales de la FAO et par le Programme du bien-être des animaux de l'Université de la Colombie-Britannique, qui est appuyé par le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada et de nombreux autres organisateurs, dont la liste figure à <http://www.landfood.ubc.ca/animalwelfare/>. ●

David Fraser a passé six mois à la FAO en 2004-05 en tant que chercheur invité, travaillant avec l'Organisation sur des questions se rapportant au bien-être animal. Le présent exposé a été rédigé durant le temps qu'il a passé à la FAO.

Références

- AFAC.** *Alberta Farm Animal Care.* Alberta Farm Animal Care Association Web site. Calgary, Canada (disponible à l'adresse suivante: <http://www.afac.ab.ca/index.htm>) (accès en février 2005).
- Animal Place.** *Why even care about farmed animals?* Animal Place Web site. Vacaville, États-Unis d'Amérique (disponible à l'adresse suivante: <http://www.animalplace.org/why.html>) (accès en janvier 2005).
- Bayvel, A.C.D.** 2004. The OIE animal welfare strategic initiative – progress, priorities and prognosis. Dans *Proc. Global conference on animal welfare: an OIE initiative*, p. 13-23. Paris, World Organisation for Animal Health (disponible à l'adresse suivante: http://www.oie.int/eng/welfare_2004/proceedings.pdf) (accès en novembre 2004).
- Brown, K.H.** 2004. A marketplace perspective. Dans *Proc. Global conference on animal welfare: an OIE initiative*, p. 79-91. Paris, World Organisation for Animal Health (disponible à l'adresse suivante: http://www.oie.int/eng/welfare_2004/proceedings.pdf) (accès en novembre 2004).
- Coats, C.D.** 1989. *Old MacDonald's factory farm.* New York, États-Unis d'Amérique, Continuum Publishing.
- Cox, B. et Bilkei, G.** 2004. Lifetime reproductive performance of sows kept outdoors in Croatia. *Vet. Rec.*, 154: 569-570.
- Danmarks Statistik.** 2004. *Landbrug 2003* (mise à jour du 2 mai 2003).
- Dolan, E.F., Jr.** 1986. *Animal rights.* New York, États-Unis d'Amérique, Franklin Watts.
- Edwards, S.A., Smith, W.J., Fordyce, C. et MacMenemey, F.** 1994. An analysis of the causes of piglet mortality in an outdoor breeding herd. *Vet. Rec.*, 135: 324-327.
- FAO.** 2004a. *Food balance sheet.* Base de données FAOSTAT: mise à jour du 27 août 2004. Rome (disponible à l'adresse suivante: <http://faostat.fao.org/faostat/form?collection=FBS&Domain=FBS&ervlet=1&language=EN&hasbulk=1&hostname=faostat1&version=int¯oDomain=SUA%20data¯oData=Balance%20Sheet%20data>) (accès en janvier 2005).
- FAO.** 2004b. *Food balance sheet.* Base de données FAOSTAT: mise à jour du 27 août 2004. Rome (disponible à l'adresse suivante: <http://faostat.external.fao.org/faostat/form?collection=FBS&Domain=FBS&ervlet=1&hasbulk=0&version=ext&language=EN>) (accès en janvier 2005).

- Fraser, D.** 2001a. The “New Perception” of animal agriculture: legless cows, featherless chickens, and a need for genuine analysis. *J. Anim. Sci.*, 79: 634-641.
- Fraser, D.** 2001b. Farm animal production: changing agriculture in a changing culture. *J. Appl. Anim. Welfare Sci.*, 4: 175-190.
- Fraser, D.** 2006. Animal welfare assurance programs in food production: a framework for assessing the options. *Anim. Welfare.* (sous presse)
- Fraser, D. et Leonard, M.L.** 1993. Farm animal welfare. Dans J. Martin, R.J. Hudson et B.A. Young, édés. *Animal production in Canada*, p. 253-270. Edmonton, Canada, University of Alberta Faculty of Extension.
- Fraser, D., Mench, J. et Millman, S.** 2001. Farm animals and their welfare in 2000. Dans D.J. Salem et A.N. Rowan, édés. *State of the animals 2001*, p. 87-99. Washington, Humane Society Press.
- Harrison, R.** 1964. *Animal machines*. Londres, Vincent Stuart.
- Hemsworth, P.H. et Coleman, G.J.** 1998. *Human-livestock interactions: the stockperson and the productivity and welfare of intensively farmed animals*. Wallingford, Royaume-Uni, CAB International.
- Humane Farming Association.** *Factory farming*. Humane Farming Association Web site. San Rafael, États-Unis (disponible à l'adresse suivante: <http://www.hfa.org/factory/index.html>) (accès en janvier 2005).
- Inge, M.T., éd.** 1969. *Agrarianism in American literature*. New York, États-Unis d'Amérique, The Odyssey Press.
- Kerr, S.G.C., Wood-Gush, D.G.M., Moser, H. et Whittemore, C.T.** 1988. Enrichment of the production environment and the enhancement of welfare through the use of the Edinburgh Family Pen System of Pig Production. *Res. Dev. Agric.*, 5: 171-186.
- Kolkman, J.** 1987. *Animal care: livestock and poultry on today's farm*. Edmonton, Canada, Christian Farmers Federation of Alberta.
- Kuehn B.M. et Kahl, S.C.** 2005. The stall in sow housing. *J. Am. Vet. Med. Assoc. News*, 1^{er} janvier 2005 (disponible à l'adresse suivante: <http://www.avma.org/onlnews/javma/jan05/050101a.asp>) (accès en janvier 2005).
- Marcus, E.** 1998. *Vegan: the new ethics of eating*. Ithaca, États-Unis d'Amérique, McBooks Press.
- Penman, D.** 1996. *The price of meat*. Londres, Victor Gollancz.
- Preece, R. et Fraser, D.** 2000. The status of animals in biblical and Christian thought: a study in colliding values. *Soc. Anim.*, 8: 245-263.
- Preece, R. et Fraser, D., édés.** 2003. *Dix Harwood's "Love for animals and how it developed in Great Britain", 1928*. Lampeter, Royaume-Uni, Edwin Mellen Press.

- Robbins, J.** 1987. *Diet for a new America*. Walpole, États-Unis d'Amérique, Stillpoint Publishing.
- Singer, P.** 1990. *Animal liberation*, revised edition. New York, États-Unis d'Amérique, Avon Books.
- Statistics Canada.** 2005. Census of Agriculture 2004 (mise à jour du 21 janvier 2005) (disponible à l'adresse suivante: <http://www.statcan.ca/english/Pgdb/agrc33a.htm>).
- Stevenson, P.** 2004. *European Union law on the welfare of farm animals*. Petersfield, Royaume-Uni, Compassion in World Farming Trust (disponible à l'adresse suivante: http://www.ciwf.org.uk/publications/reports/EU_Law_2004.pdf) (accès en novembre 2004).
- te Velde, H., Aarts, N. et van Woerkum, C.** 2002. Dealing with ambivalence: farmers' and consumers' perceptions of animal welfare in livestock breeding. *J. Agric. Environ. Ethics*, 15: 203-219.
- Thompson, P.B.** 1998. *Agricultural ethics – research, teaching, and public policy*. Ames, États-Unis d'Amérique, Iowa State University Press.
- Thompson, P.B.** 2001. The reshaping of conventional farming: a North American perspective. *J. Agric. Environ. Ethics*, 14: 217-229.
- Thornton, G.** 2003. WATT PoultryUSA's rankings: Broilers – turbulent 2002 leads to rationalization (disponible à l'adresse suivante: <http://www.wattnet.com/>) (abonnement exigé) (accès en février 2005).
- USDA.** 2004. *Poultry Yearbook*. Washington, United States Department of Agriculture Economic Research Service (disponible à l'adresse suivante: <http://www.ers.usda.gov/data/sdp/view.asp?f=livestock/89007/>).
- Vaarst, M., Roderick, S., Lund, V., Lockertz, W. et Hovi, M.** 2004. Organic principles and values: the framework for organic animal husbandry. Dans M. Vaarst, S. Roderick, V. Lund et W. Lockertz, édés. *Animal health and welfare in organic agriculture*, p. 1-12. Wallingford, Royaume-Uni, CAB International.
- Waiblinger, S. et Menke, C.** 1999. Influence of herd size on human-cow relationships. *Anthrozoos*, 12: 240-247.
- Webster, J.** 1994. *Animal welfare: a cool eye towards Eden*. Oxford, Royaume-Uni, Blackwell Science. ●

ANNEXE



TABEAU 1
Nombre de fermes élevant des espèces principales productrices de viande
au Canada et au Danemark

	1970/71	1980/81	1990/91	2000/01	Changement de pourcentage par année ¹
Canada²					
Poulets ³		55 017	24 305	10 875	-4,0
Porcs		55 765	29 592	15 472	-3,6
Bovins/veaux		185 073	145 747	122 066	-1,7
Moutons		12 905	13 114	13 232	0,1
Danemark⁴					
Poulets	68 900	27 569	13 764	5 676	-3,1
Porcs	120 370	67 708	29 903	13 231	-3,0
Bovins	103 465	61 310	36 432	23 031	-2,6
Moutons	4 835	4 182	6 266	3 241	-1,1

¹ Le changement de pourcentage par année est calculé comme étant la baisse par année (nombre de fermes lors de la première année moins le nombre lors de l'année finale, divisé par le nombre d'années), exprimé en tant que pourcentage du nombre de fermes de la première année du jeu de données.

² *Source*: Statistics Canada, 2005.

³ Poulets à griller et poulets de Cornouailles.

⁴ *Source*: Danmarks Statistik, 2004. Chapitre 10: Bétail, Tableau 10.2: Effectifs des animaux lors d'une étude structurelle.

TABLEAU 2
Production mondiale, exportations mondiales et pourcentage exporté de quatre catégories de viandes, 1961-2001

Source de la viande	1961	1971	1981	1991	2001
Production mondiale (Milliers de tonnes/année)					
Viande de volaille	8 911	15 657	27 386	42 939	71 414
Viande porcine	24 702	39 345	52 903	71 784	92 071
Viande bovine	28 737	39 386	47 581	56 278	59 149
Viande ovine/caprine	6 026	6 934	7 585	9 811	11 449
Exportations mondiales (Milliers de tonnes/année)					
Viande de volaille	303	594	1 900	2 923	9 359
Viande porcine	1 092	2 025	2 788	4 618	7 752
Viande bovine	1 658	2 886	4 692	6 940	7 431
Viande ovine/caprine	487	715	940	848	874
Pourcentage exporté					
Viande de volaille	3,4	3,8	6,9	6,8	13,1
Viande porcine	4,4	5,1	5,3	6,4	8,4
Viande bovine	5,8	7,3	9,9	12,3	12,6
Viande ovine/caprine	8,1	10,3	12,4	8,6	7,6

Source: FAO, 2004a.

TABLEAU 3

Données historiques sur les profits réalisés à partir de trois types de production animale aux États-Unis d'Amérique

Année	Œufs:	Poulet:	Porc:
	rendements nets ¹	rendements nets ¹	profit depuis la portée jusqu'à la finition ²
	(\$EU0,01/douzaine)	(\$EU0,01/kg)	(\$EU1/tête)
1967		-1,1	
1968		4,0	
1969		6,4	
Décennie		3,1	
1970		-1,1	
1971		-0,7	
1972	-2,8	-0,2	
1973	6,2	5,7	
1974	-0,4	-4,4	1,46
1975	1,0	12,8	34,53
1976	10,0	2,0	23,89
1977	3,8	0,9	16,70
1978	1,7	9,7	36,33
1979	3,1	-2,4	13,85
Décennie	2,8	2,2	21,13
1980	-3,5	-3,3	-4,13
1981	0,4	-11,9	-5,03
1982	3,8	-6,2	28,96
1983	3,3	-3,7	-0,65
1984	8,9	10,3	-2,24
1985	1,2	13,4	-0,20
1986	7,0	27,9	23,36
1987	0,2	4,4	34,29
1988	-5,0	12,3	0,55
1989	15,2	15,8	-3,88
Décennie	3,2	5,9	7,10
1990	16,7	12,1	29,92
1991	12,8	6,6	21,99
1992	1,7	7,3	3,83
1993	8,6	14,1	12,71
1994	3,5	12,8	-8,28
1995	8,8	16,6	0,87
1996	13,1	11,9	9,99
1997	11,6	12,8	13,61
1998	13,1	31,5	-27,98
1999	5,9	26,0	-17,29
Décennie	9,6	15,1	3,94
2000	9,0	20,2	11,89
2001	6,7	25,7	13,67
2002	4,4	17,2	-16,21
2003			-6,34
2004			22,55
Décennie	6,7	21,0	5,11

¹ Source: USDA, 2004 (Tableau 050, Œufs: rendements nets, et Tableau 091, Poulets juvéniles: rendements nets (convertis depuis cents par livre).

² Source: John D. Lawrence, Université d'État de l'Iowa.

TABLEAU 4
Approvisionnement en quatre types de viandes dans les pays en développement, les pays développés et dans le monde, 1961-2001

Source de la viande	1961	1971	1981	1991	2001
	<i>(kg/personne/année)</i>				
Viande de volaille					
Pays en développement	1,0	1,5	2,7	4,2	7,8
Pays développés	6,7	10,5	15,3	20,1	24,3
Monde	2,9	4,1	6,0	8,0	11,3
Viande porcine					
Pays en développement	2,1	4,0	5,6	8,4	11,4
Pays développés	20,5	25,3	28,8	29,1	28,0
Monde	8,0	10,2	11,6	13,3	15,0
Viande bovine					
Pays en développement	4,3	4,0	4,7	5,1	6,1
Pays développés	19,9	26,1	26,6	27,0	21,4
Monde	9,3	10,4	10,4	10,3	9,4
Mouton et chèvre					
Pays en développement	1,2	1,2	1,3	1,5	1,7
Pays développés	3,5	3,4	2,7	2,8	2,0
Monde	1,9	1,8	1,6	1,8	1,8
Total des quatre					
Pays en développement	8,6	10,7	14,3	19,2	27,0
Pays développés	50,6	65,2	74,4	79,0	75,7
Monde	22,1	26,5	29,6	33,4	37,5

Source (y compris la division entre pays développés et pays en développement): FAO, 2004b.